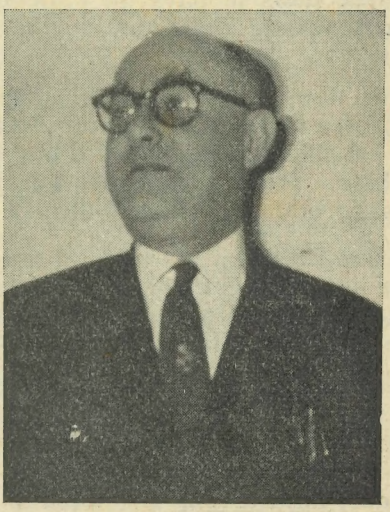
14e année - N° 125 L'ex. 0,60 F. 31 juillet 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale

NOS COLLABORATEURS



Pierre-Valentin BERTHIER
auteur de : **Chéri Bonhomme, Mademoiselle Dictateur, l'Enfant des ombres, On a tué M. Système,** etc...

Dans ce numéro :

CHANSON CRUELLE

U.R.S.S.
ÉTAT-PATRON TOUT-PUISSANT

Sous ce titre doit paraître en octobre un livre d'un intérêt considérable, aussi bien pour les militants que pour nos lecteurs. Nous en publions ici avec l'autorisation gracieuse de l'auteur le préambule :

Le salariat
est la dernière forme de l'esclavage.

CHATEAUBRIANT.

Notre tâche dans cette première partie d'une série d'études consiste à démontrer :

1° Que dans le pays du « socialisme en triomphe », le **salariat** existe dans une forme aussi ignoble qu'en Occident !

Mais nous constatons une deuxième forme d'esclavage, contre laquelle aussi nous luttons depuis toujours et qui est encouragée aujourd'hui par l'Etat-patron dit « socialiste ». C'est la rémunération du travail de l'ouvrier selon sa production. C'est-à-dire le travail à la tâche !

2° Que l'U.R.S.S. est un Etat qui ne diffère des autres que par son régime dictatorial et d'iniquité sociale, avec un système économique compliqué, aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie.

Il est un Etat-patron du fait que tous les producteurs, tous les employés exerçant un emploi d'utilité publique — y compris toute la bureaucratie parasitaire — sont ses salariés ! Tous sont à la merci de ce grand exploiteur, appuyé par un appareil policier et militaire tout-puissant !

3° Qu'une des raisons essentielles de la mauvaise production, de l'éternel retard dans l'exécution des normes, provient de la **haine du régime.**

Pour obliger l'ouvrier à produire et à exécuter les normes, les dirigeants du pays ont inventé, dernièrement, le contrôle et la surveillance **massive,** la contrainte morale, la production à la tâche.

Les 67 millions d'ouvriers en U.R.S.S. sont contrôlés sur le lieu même de leur production par :

1.057 comités dans les villes et les régions ;
348 comités dans les zones industrielles ;
1.634 comités dans les zones des **sovkhoz** et **kolkhoz.**

Ces organisations sont appuyées par :
193.000 groupes d'appui ;
323 postes de soutien du part-gos-contrôl (contrôle du parti et de l'Etat).

Dans ces groupes et détachements, on compte à peu près 3 millions de jeunes gens et jeunes filles de la jeunesse communiste qui y participent.

Malgré ces dispositions exceptionnelles, les 67 millions d'ouvriers, surveillés, contrôlés, ne produisent pas plus qu'une certaine mesure.

Leurs efforts, les dépenses et les **pertes immenses** engloutis dans d'innombrables constructions inachevées pendant des années, les sommes dilapidées, volées par les hommes du parti, le labeur gigantesque de 67 millions d'ouvriers sont gaspillés sur plusieurs objectifs en pure perte...

Est-ce du socialisme ?

4° **Que dans ce pays prétendu « socialiste » il existe :**

Le vol, le pillage des biens collectifs, les profits scandaleux au détriment des autres, la corruption, les assassinats, l'ivrognerie, les intermédiaires, les acheteurs en seconde main — les spéculateurs qui sont le résultat unique du REGIME MEME.

La prétendue « victoire du socialisme » est une aberration et de la démagogie !...

5° Que la bureaucratie est une immense armée, sa lenteur abusive, submergée par une paperasserie inimaginable, devient un obstacle permanent au progrès social.

Elle représente une catégorie de la société directement favorable au régime, elle est son soutien farouche. Elle engloutit une immense partie des réserves de la nation et défend ses privilèges avec acharnement !

6° Que les maîtres du pays nous rabâchent sans cesse dans leurs discours et dans leurs journaux que le « socialisme a triomphé » et que l'on marche vers le « communisme », alors qu'ils n'ont jamais été capables de nous exposer ses bases essentielles...

7° Les grandes constructions « socialistes » en U.R.S.S. ? Ces briques et ces murs en ciment armé, quels éléments « socialistes » contiennent-ils ?

N'oublions pas que la domination de Rome, l'Egypte des pharaons, l'Orient et l'Extrême-Orient, la Grèce antique, l'ancienne Europe, le Mexique, etc., nous ont laissé des merveilles architecturales qui forcent notre admiration !

Est-ce du socialisme ?

Et les gigantesques et magnifiques constructions actuelles en Europe et en Amérique (sauf les constructions ignobles pour habitation !), dont l'U.R.S.S. ne fait que copier les principes ?

Et l'Australie, qui est aussi grande que l'Europe (à peu de km² près), mais avec 11 millions d'habitants seulement, en transformation industrielle gigantesque. Dans ce pays, l'eau est la condition essentielle du développement de multiples industries et entreprises naissantes.

Des travaux formidables sont entrepris pour la construction d'immenses lacs artificiels pour l'irrigation des terres et de l'eau potable, pour la construction des usines, des habitations dans l'Est, dans l'Ouest et le centre désertique du pays. La découverte d'immenses gisements de minerais de toutes sortes permettra au pays de se suffire par lui-même, d'augmenter le confort matériel de la population, d'accroître son volume d'exportation en direction de plusieurs pays [1].

Est-ce du socialisme ?

Que non pas !

Nous ne voyons guère, dans ces constructions, l'application des principes socialistes :

la liberté, le bien-être et la justice sociale pour tous, sans exception !

Prix du volume, 8 F. - franco 9 F.
Passez vos commandes dès maintenant
à Louis LOUVET - 24, rue Pierre Leroux - Paris (7°)
C.C.P. 880 - 87 - Paris

1 — Voir *Constellation* n° de février 1965.

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*, à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e). Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

CORRESPONDANCE PEU AMENE. — Feu l'une de mes tantes s'était constitué une devise qu'elle ne manquait pas de rappeler en toutes occasions : « *On ne peut contenter tout le monde et son père.* » Les années ayant passé, je suis d'âge à être orphelin. L'étant, en fait, je n'ai plus de père à contenter, il ne reste plus que « tout le monde », c'est-à-dire les autres, tous les autres, et c'est là que les choses se corsent.

La politique guerrière des U.S.A. a été commentée ici à deux reprises au cours des numéros précédents. En suite de quoi j'ai pu constater qu'il n'est pas facile d'aborder certains sujets sans provoquer des remous.

Le premier article, que j'avais commis, intitulé : *Que veulent les Américains ?* m'a valu des critiques, de ton amical, de la part de deux militants qui suivent depuis longtemps ce qui se publie dans *Contre-courant* et qui s'y intéressent. L'un pensait que je découvrais l'Amérique, plus exactement le capitalisme américain. Le second, que je donnais dans l'union sacrée, sous la houlette de De Gaulle. Et tous deux de citer par surcroît — curieuse coïncidence — Pastorello et son papier : *La revanche de la terre*, l'un pour le honnir, l'autre pour l'en louer, ce qui indique, très clairement, les sources politiques qui placent à l'antipode l'un de l'autre mes deux correspondants.

La philippique de Pierre-André Weber, dont je ne partage pas toutes les vues quant au sujet traité, m'a valu la lettre suivante que je publie intégralement :

Le 23 juin 1965.

Monsieur Louvet. — Critiquer les Américains (depuis, curieuse coïncidence, qu'ils ont fermé le robinet aux dollars) fait terriblement « sentiers battus ». Etes-vous aussi « contre-courant » que vous le dites ? En tout cas, qu'une feuille aussi pauvre en place consacre une grosse partie à une attaque

pareille est pour le moins peu logique. Mais c'est votre affaire. Passons.

Ce qui est notre affaire, à nous, c'est de constater que si l'ingratitude est une des meilleurs tares humaines, elles devrait avoir la pudeur de se faire moins éclatante. En deux occasions, sans les Etats-Unis, nous changions de nationalité. Et sans eux, nous serions vite, aujourd'hui, sous la botte communiste, soit russe, soit, ce qui serait pire, chinoise. Et que M, Weber, en employant systématiquement le mot « assassin » au singulier, n'essaie pas de séparer le président américain de son peuple. La malice est cousue de fil blanc : tous les chefs successifs des Etats-Unis, et depuis longtemps, besognent dans le même sens. Formellement, le peuple américain et ses chefs, pour leur intérêt, c'est possible, mais aussi pour le nôtre, se sont faits les gendarmes du globe. On peut se moquer des gendarmes ; chez nous, on aime bien ça. Mais les traiter d'assassins est ridicule et malfaisant. Comme est ridicule et malfaisant de mordre la main qui nous a sauvés.

D'accord, il y a les victimes innocentes. Personne ne les prend à la légère. Mais trop de gens les utilisent pour de médiocres polémiques. Hiroshima a son poids, mais, s'il vous plaît, pas plus. Et qui s'en sert systématiquement risque de voir l'accusation se retourner. L'idéologue qui à la place de Truman eût choisi de laisser continuer à s'entretuer (sans qu'on y pût prévoir la fin, souvenons-nous) les jeunesses américaine et japonaise, eût été, et là authentiquement, un fou et un assassin. Heureusement, ce n'est pas aux idéologues qu'on donne à conduire les peuples.

Des victimes innocentes ? Que dites-vous alors des centaines de mille de tués, de blessés et d'infirmes mondiaux que fait chaque année la route ? Des chiffres qui a égalité de temps écrasent ceux du Vietnam et de Saint-Domingue. On tremble aujourd'hui, quand on sait ses proches sur la route. Que ne la menez-vous, cette croisade ? Non, vous préférez imiter le silence prudent de la presse capitaliste, laquelle se garde bien de bagarrer pour la limitation de la vitesse routière, seul remède possible, puisqu'en dehors de lui, on a tout essayé. Outre messieurs les constructeurs, marchands de vitesse et donc de mort, il ne faut pas contrarier l'orgueil du conducteur, une des formes les plus moches, et aussi les plus criminelles de l'orgueil capitaliste. Pourquoi les redresseurs de torts passent-ils à l'écart de ce problème ?

Votre attaque des Etats-Unis ? Une piquûre de moustique, j'aime à penser que vous ne vous faites pas d'illusions. Quand l'imbécillité humaine, avec son cortège d'exploiteurs vous offre cent meilleures occasions de sortir votre sabre. Par exemple, qu'attendez-vous pour mener une guerre sans merci contre ces autres assassins, bien réels, ceux-là, que sont nos bistrots, nos fabricants et pourvoyeurs de vitriols de bouche ? Contre notre stupide hygiène d'existence, notre asservissement au tabac, au pinard, à l'alcool, au jeu, à la vie nocturne ? Contre notre titre de champions du monde d'ivrognerie ? Là aussi, il y a des victimes innocentes (hôpitaux, prisons, cimetières, asiles de fous), avec des chiffres encore plus forts que ceux de Saint-Domingue et du Vietnam.

Et le taudis français, dont nous n'arriverons jamais à nous guérir, avec ses auteurs, les démagogues d'entre-deux-guerres. Nantis de la retraite parlementaire, mais intouchables, parce que de tous les partis. Je ne sache pas qu'aucun redresseur de torts se soit jamais occupé de cette sorte de front commun.

Et les formes d'éducation françaises, démentielles avec leur scolarité de plus en plus tardive, et qui ne nous livrent à nous, du sport et de la santé, que de petits ahuris, inutilisables à plus de 3 pour 100, et encore !... Résultat : Rome et Tokio. En face de quoi, multipliant les hommes d'action, triomphent (voilez-vous la face) les méthodes d'éducation anglo-saxonnes.

Victimes innocentes pour victimes innocentes, M. Weber n'avait vraiment pas besoin d'aller en chercher de l'autre côté du globe. Peut-être les a-t-il voulues plus spectaculaires ?

A son aise. Mais parce que je suis résolument allergique à toute démagogie, je vous serai reconnaissant de bien vouloir me rayer sur votre liste de sympathisants. Avec mes regrets, je vous prie d'agréer, M. Louvet, l'expression de mes meilleurs sentiments.

A. GREMILLET.

A. Gremillet, 12, rue Claude-Jusseaud, Ste-Foy-les-Lyon, 78 ans. Et professeur en plusieurs disciplines d'ordre physique: excellents postes d'observation.

Ton courtois mais conclusion qui n'est peut-être, après tout, que la résultante d'un mouvement d'humeur. Il y a, sans doute, un côté aberrant dans ces amour du gendarme, ou bien encore cocasse, c'est à choisir, et de ce méli-mélo se dégage assez mal l'objet principal du propos.

Essayons de nous y retrouver en sériant les questions.

1°) N'ayant pas de voiture, je me sens peu concerné quant aux problèmes de l'automobile. Je déplore aussi les hécatombes de la route, mais il faut bien se persuader — le progrès aidant — que la vie moderne tend et tendra de plus en plus, bon gré, mal gré, à se « motoriser » et qu'il faudra s'y adapter. Vous payez, l'ami Grémillet paie, je paie pour ma part des impôts, directs et indirects, de plus en plus lourds et je préférerais les voir affectés aux autoroutes plutôt qu'à la force de frappe. Mais, là aussi, il ne peut s'agir que d'une piqûre de moustique... Encore que nous puissions nous inspirer d'Ixigrec *(Contre-courant,* n° 124) qui préconise la marche à pied. Pourquoi pas ?

2°) La diatribe contre les bistros. Deux piqûres de moustique dans *Contre-courant* (numéros précédents) l'exhumation d'une étude contre l'alcoolisme qui m'ont valu quelques félicitations mais qui paraît avoir échappé au professeur Grémillet. N'est-ce point, d'autre part, démagogie de voir dans tout consommateur « assis sous la tonnelle » un ivrogne en puissance ? Le jus de fruit existe au bistro et la boisson alcoolisée se consomme aussi en famille. Lors ma position est celle d'Eugène Bizeau, que je cite de mémoire : « Si l'on veut rester sobre et le couper d'eau claire, il est réconfortant de boire un peu de vin. » Et après tout, les Américains du Nord, sont-ils si sobres que cela, mon cher Grémillet ?

3° et 4°) Les taudis et les sports nous entraîneraient assez loin. Reconnaissons que la tendance actuelle penche vers l'amélioration (pas l'aspect extérieur) de l'habitat et que sur le plan de l'effort physique le sport de compé-

tition, aussi spectaculaire soit-il, n'est pas à préconiser. Sans doute serons-nous d'accord sur ces points mon antagoniste et moi. Je lui signale pourtant, en passant, que sur les quatre points évoqués, qu'il dénonce avec justesse, on décèle le même moteur, celui que l'on retrouve dans tout ce qui est sale, inhumain, odieux : *l'argent.*

Or, je m'aperçois qu'à défaut du sang des victimes innocentes, qu'il ne faut pas aller chercher « de l'autre côté du globe », l'encre coule et emplit les pages qui me sont imparties. Comme j'ai quelques arguments à vous présenter, mon cher adversaire, sur l'objet principal de notre désaccord, ce qui n'a pu se faire aujourd'hui,

IL FAUDRA DONC Y REVENIR !

Louis LOUVET.

DEUX MOTS AUX AMIS. — Me voici au seuil des vacances, dont une bonne partie se passera sur les voies de chemin de fer. L'imprimerie ferme en août et je boucle mes valises le 12 au soir : direction Nice via Grenoble. Ma tournée, en remontant vers le Nord, me conduira à Thionville après de multiples arrêts. Les invitations ont été si nombreuses que je ne puis en satisfaire qu'un tiers environ, car il me faut rentrer à la mi-septembre. Le centre et l'Ouest seront visités cet hiver et l'année prochaine. Il est impossible de faire autrement.

Le prochain numéro est prévu pour le 25 septembre. Les autres suivront les 15 octobre, 5 et 25 novembre, et le dernier le 15 décembre. Pour compléter la série je prévois l'envoi — aux abonnés *exclusivement* à cause du nombre limité d'exemplaires — de la plaquette de Rassinier, préfacée par Henri Jeanson : *Les Preuves,* envoi qui s'étalera au mieux d'ici la fin de l'année.

Les envois de librairie ont un peu souffert de mes occupations salariées et la correspondance aussi. Théoriquement les premiers seront mis à jour avant mon départ en tournée, quant aux réponses attendues par mes correspondants, elles seront mises à la poste au cours de ce mois d'août, mi départ Paris, mi de province.

Seul pour assurer la bonne marche de *Contre-courant* — et ce n'est guère facile dans les conditions présentes d'utiliser les bonnes volontés qui se sont proposées — ce n'est pas de tout repos. En faisant le bilan de cette année-test„ en décembre prochain, nous verrons ensemble ce qui peut être amélioré. Pour l'heure, les uns et les autres, pensons aux vacances et je les souhaite excellentes à toutes et à tous. — L. L.

... les hommes veulent toujours une réponse avant d'avoir commencé à formuler une question, on ne leur donne que des opinions « pour » ou « contre ». L'esprit indépendant est un objet dangereux, car il n'appartient à aucun parti et il est suspect à tous.

Han Suyin (Multiple splendeur).

GUERRE A LA GUERRE

EN dépit de toutes les protestations de pacifisme dont les chefs d'Etat sont prodigues, la paix n'a jamais été aussi menacée qu'elle ne l'est de nos jours, par les mêmes chefs d'Etat. Nous savons bien, et nous l'avons dit souvent, que la vertu cardinale de notre civilisation c'est l'hypocrisie. Mais cette hypocrisie, dans le cas qui nous occupe, est une véritable provocation. Elle tend à surprendre la bonne foi du monde et à masquer le crime le plus abominable : celui de la guerre.

Nous ne nous faisons guère d'illusions sur les sentiments d'humanité qui peuvent guider les classes possédantes lorsque leurs intérêts matériels sont en jeu. Depuis qu'il existe des intérêts particuliers, la violence et le sang ont terni l'histoire des hommes. Et, pendant de longs siècles, la rareté des biens pouvait pousser les Barbares à la convoitise et à la rapine. Mais nous sommes au siècle de l'abondance. Il suffirait d'un peu plus de solidarité humaine pour qu'il y ait place pour tous les hommes au banquet de la vie. Il suffirait d'une normalisation de la société moderne pour que les richesses en biens de consommation et en services se multiplient à l'infini. Quantité de choses passeraient en jouissance collective, comme le sont déjà tant de monuments et d'œuvres d'art. L'accaparement et la thésaurisation n'ayant plus de raison d'être, l'exploitation privée des moyens de production et des biens de jouissance cesserait, supprimant automatiquement la concurrence et l'accaparement des marchés. Alors que dans notre système sociétaire toutes les richesses sous forme de monnaie, de marchandises, de moyens de production et de distribution sont accaparées par une classe minoritaire, elle-même dominée par quelques centaines de magnats internationaux. Et ce sont, en dernier ressort, ceux-ci qui sont les maîtres du monde, qui contrôlent la presse internationale, qui dirigent l'économie, qui font et défont la politique. Ce sont eux qui mènent le jeu infernal de la guerre froide, en attendant qu'ils se décident pour la guerre tout court.

Une de leurs sources les plus abondantes, est

celle des armements. Ils peuvent en régler le débit à leur convenance. Ils spéculent pour cela sur le plus vieux et le plus efficace des préjugés : le nationalisme. Pour entretenir et ranimer celui-ci ils disposent de nombreux moyens : campagnes de presse, incidents diplomatiques, espionnage et provocation. On évalue à 8.000 milliards de francs (1) par an le coût des armements dans le monde. En réalité, les pertes pour l'humanité sont beaucoup plus grandes. Car il faut y ajouter la perte en productivité utile des millions d'hommes détournés ainsi des œuvres de vie. Il faut encore y ajouter la perte découlant de l'emploi de matériaux de toute espèce qui pourraient servir utilement ailleurs. Il faut encore y ajouter la perte en productivité d'immenses contrées où sévit la guerre, comme c'est le cas actuellement au Sud-Vietnam.

Mais si ces richesses fantastiques sont perdues pour le bien de l'humanité, elles enrichissent toujours davantage les magnats de la finance et de l'industrie. Pour cruellement absurde que soit un tel état de choses, ce n'est pourtant pas là le pire des maux qu'engendre la course aux armements.

La guerre a toujours été la plus haïssable des calamités qui puissent atteindre les hommes, même lorsqu'elle se faisait avec des bâtons. Mais elle a été la sinistre compagne de la civilisation, elle en a partagé, pour son œuvre de mort, ce qui ne devait servir qu'à des œuvres de vie. Elle s'est emparée du métal, de la domestication des forces explosives, des moyens de locomotion et de balistique, de la puissance de l'hélice. Et voici qu'elle a accaparé la fission nucléaire, reculant à l'infini sa puissance de destruction. Aujourd'hui, elle n'est plus la compagne de la civilisation, mais c'est la guerre qui domine la civilisation.

Nous avons rapporté, un jour, les propos du professeur Pauling à propos du stock de 16.000 bombes de vingt mégatonnes chacune. Pour se faire une idée — si cela est possible — de la puissance de destruction (disons plutôt d'« anéantissement ») de ce super-volcan, le professeur rappelle « qu'au cours de la dernière guerre, un millier d'avions transportant chacun quatre super-bombes d'une tonne,

avaient presque entièrement anéanti Hambourg et tué en une nuit 75.000 personnes. Imaginez que le même raid se répète jour après jour pendant quatorze ans : voilà la puissance d'une seule bombe nucléaire de vingt mégatonnes ».

Or, les nations nucléaires — elles ne sont pas nombreuses — disposent de 16.000 de ces bombes.

La guerre sera désormais l'anéantissement de toute la vie sur la terre. Or, la guerre, ce n'est pas un fléau naturel. La guerre est un fléau humain. Ce sont des hommes qui la préparent, qui la provoquent, sans aucun souci d'humanité. Ce sont des monstres plus redoutables que tous ceux qu'a pu engendrer la fastasmagorie antique. Il faut les réduire à l'impuissance.

Il faut faire la guerre à la guerre, avant qu'il ne soit trop tard.

Jean DE BOE.

(1) Francs belges : 80.000 milliards de francs français.

Opinions et dialogues

VIOLENCE ET RAISON

Philo. — *Quel guêpier que ce Viet-nam et comment croyez-vous que finira cette aventure dangereuse ?*

Misan. — *On pourrait peut-être consulter une voyante...*

Philo. — *Le sujet ne prête guère à la plaisanterie. De pauvres êtres irresponsables de cette tuerie sont journellement victimes de l'imbécillité de leurs frères.*

Misan. — *Cette stupidité se constate dans toutes les activités humaines. Celle-ci nous choque plus vivement parce qu'elle nous rappelle un passé que l'on veut oublier, mais que le naturel belliqueux de notre espèce nous oblige à considérer comme une force explosive toujours prête à se libérer à la moindre occasion.*

Philo. — *Pourtant le savoir, la culture, les connaissances, les religions mêmes auraient dû modifier le comportement humain de telle sorte qu'une éthique fraternelle les déterminât vers des solutions amicales résolvant leurs divergences, dans toutes leurs activités. Ne trouvez-vous pas surprenant, je dirais même inexplicable, cet*

emploi de la violence pour résoudre les rapports inter-humains, étant donné la haute évolution de notre espèce ?

Misan. — *C'est déconcertant, je vous l'accorde, mais fort compréhensible en y réfléchissant quelque peu. L'homme n'est parvenu à s'imposer sur sa planète qu'en luttant contre les autres espèces animales qui lui disputaient le fameux espace vital. Tout ce qui vit lutte pour l'air, l'eau, la lumière, les subsistances ; et la prolifération aveugle des êtres vivants rend cette opposition féroce et inévitable. La concurrence vitale est une loi biologique qui est certainement à l'origine de notre évolution intellectuelle. Tout ce qui vit est conquérant et l'homme n'a triomphé des autres animaux que par sa plus grande ingéniosité agressive qui le détermine encore à tuer sans nécessité biologique réelle.*

Philo. — *Je ne suis pas de cet avis, tout au moins pour les temps actuels. J'ignore ce qui s'est passé exactement dans la préhistoire, mais présentement l'homme est assez évolué pour résoudre toutes ses difficultés vitales et principalement sociales par la raison. L'emploi de la violence est un signe de bestialité inexcusable et le meurtre, organisé ou non, une sorte de régression vers l'animalité primitive.*

Misan. — *Qui donc peut être certain de connaître la véritable nature de l'homme, même de l'homme civilisé ! Si le meurtre, ou simplement la violence, était réellement contraire à ses instincts, aucune violence organisée ne se manifesterait et l'emploi de la force céderait le pas devant celui de la raison. Les sages, les philosophes, les pacifistes, les mystiques fraternels ont prodigué leurs enseignements pendant des siècles sans beaucoup de succès apparemment. Même dans les systèmes économiques, ce sont encore les conceptions basées sur la lutte et la concurrence qui l'emportent présentement, en fait de rendement, sur ceux orientés vers une égalisation des peines et des profits. Sans stimulant personnel, l'homme répugne à l'effort.*

Philo. — *C'est un mauvais raisonnement. L'économie capitaliste n'a pour elle que son avance industrielle basée sur le profit individuel, créateur d'injustices et d'inégalités. Pourquoi une économie sociale basée sur le bien-être collectif ne réussirait-elle pas ? L'homme est adaptable à tous les systèmes sociaux imaginables. L'erreur des capitalistes et des communistes c'est de penser que leurs systèmes représentent le sommet et l'aboutissant de l'évolution humaine alors que ce ne sont que des étapes vers un avenir social encore incertain. La véritable solution de ces problèmes ne se précisera qu'avec la formation d'une humanité vierge de toute éducation tendancieuse et, en fait, c'est véritablement favoriser l'évolution de l'homme, aimer son frère, que d'éviter de le façonner étroitement selon nos vues.*

Misan. — *Ne versons pas dans le roman et voyons les faits rationnellement. Toute collectivité nécessite un*

minimum d'organisation, quelle que soit sa nature. Dans la longue histoire de notre espèce nous ne voyons que des systèmes sociaux basés sur une certaine autorité morale ou matérielle, laquelle ne peut être efficace qu'en se maintenant toujours en activité. Comment concevoir que cette autorité tolère et favorise une éducation impartiale telle que vous l'imaginez, éducation susceptible de ruiner son pouvoir et son organisation.

Philo. — *Nous nous éloignons du sujet. Organisation et coordination ne signifient nullement exploitation ni concurrence meurtrière. La nécessité d'une organisation ne justifie aucunement ces monstrueux armements destinés à tuer, et le premier peuple qui, dans l'histoire humaine, supprimera ces engins de meurtre ainsi que toutes les activités homicides s'y rattachant créera peut-être un tournant décisif dans notre évolution morale et intellectuelle.*

Misan. — *L'humanité belliqueuse est formée de mécaniques conditionnées pour œuvrer violemment. Votre pacifisme ne les influencera et ne les changera pas.*

Philo. — *La vieille Europe, fille de penseurs, de sages et de philosophes, n'est pas dans ce cas. Elle peut dès maintenant œuvrer pacifiquement et son exemple serait salutaire.*

Misan. — *Ce que vous dites est raisonnable et fort souhaitable, mais voyez-vous, quelque part, un peuple assez évolué et audacieux, prêt à illustrer votre pacifisme intégral ?*

IXIGREC.

EN SOUSCRIPTION :

LES ESSAIS FANTASTIQUES DU DOCTEUR ROB

Par IXIGREC

S'aventurant hors du réel les héros découvrent des mondes étranges et des mondes harmonieux dignes des possibilités futures...

PRIX : 9 f. Envoi des fonds à *La Ruche Ouvrière*, 10, rue de Montmorency, Paris (3e), chèque postal 22-150-83 Paris.

Ce qui se publie

L'ami Hem Day ne chôme pas. Il vient de sortir un cahier double sur « L'Internationale de 1864 » qu'il intitule « Libres propos ». C'est un numéro de 160 pages qui nous parvient à l'heure de la mise sous presse. Nous y reviendrons. *Le n° franco :* 8 f 70.

CHANSON CRUELLE

Si j'avais cent revolvers,
Je ferais une hécatombe :
J'expédierais dans la tombe
Les conards et les pervers
Et les gueules de travers.

Sus ! sus !
Tirez d'ssus !
Et qu'ell' s'en aille,
Tout' cett' canaille !
Pan ! pan !
Tirez d'dans !
Dans les yeux et dans les dents !

Si j'avais dix revolvers,
J'abattrais tous les despotes
Qui piétinent sous leurs bottes
Les peuples les plus divers
Dispersés dans l'univers.

Sus ! sus !
Tirez d'ssus !
Qu'on l'extermine,
Tout' cett' vermine !
Pan ! pan !
Tirez d'dans !
Dans les yeux et dans les dents !

Si j'avais un revolver,
Je le mettrais sur ma tempe
Et j'éteindrais cette lampe
Qu'ont allumée à l'enfer
Prométhée et Lucifer.

Sus ! sus !
Tirez d'ssus !
Sur cett' cervelle !
Toujours rebelle !
Pan ! pan !
Tirez d'dans !
Feu sur les indépendants !

P.-V. BERTHIER.

(Cette chanson a été mise en musique par Claude Lécot.)

UNE IDOLE PARMI D'AUTRES

JE dois à la courtoisie du professeur Marie Bonnefous d'avoir sur ma table une copie, quasi introuvable aujourd'hui, de *Vie des Saints,* tome XI (1954), qui fut publié par les Bénédictins de Paris. La première édition est épuisée, la seconde n'est pas sous presse.

De ce gros volume de plus de mille pages, vingt-neuf sont consacrées à l'une des idoles de la chrétienté qui tous les jours est à l'honneur sur les autels lors de la messe et que des dizaines de milliers d'abbés célèbrent en toute bonne foi.

Dans la messe il y a deux canons : l'un qui précède, l'autre qui suit la consécration. Dans ce second canon on cite le nom de plusieurs saints, reconnus par l'Eglise, et un certain nombre de martyrs. Parmi ces derniers, à l'avant-dernière place, figure « sainte Cécile », à propos de laquelle le texte du livre auquel j'ai fait allusion, à la page 748, précise : « Mourut-elle martyre ? Certainement pas. »

Saints alors étaient les martyrs... Que fait alors, dans ces conditions, sainte Cécile dans la messe ? Il est incroyable de constater combien l'économie s'est mélangée au mysticisme pour faire d'une riche sainte et d'une patronne de la musique, cette Cécile qui n'était point musicienne du tout. Ni vierge ni aveugle, ni martyre ni musicienne !

D'accord, on peut bien vivre avec une idole de plus, mais en remontant à la source, quel trésor d'expérience pratique dans ce continuel mélange qui associe le divin au profane. Une Cécile a vécu vers l'an 200 de l'ère vulgaire, c'est fort probable. Elle aurait appartenu à une riche famille romaine, les Cecilii, et aurait été mariée à l'un des héritiers d'une autre riche famille, celle des Valerii. Il en résulte, en fait, que les biens des Cecilii et ceux des Valerii se retrouvent, quelque temps après, entre les mains de l'Eglise. Cela est indiqué dans une autre *Vie des Saints* — que je possède —, livre publié à Lyon en 1658 (un volume de trois kilos, papier à la main, de quelque valeur), traduit de l'original espagnol dont un exemplaire existe à la Bibliothèque nationale à Paris.

Cécile donna à l'Eglise non seulement un important terrain où nous trouvons aujourd'hui les catacombes de saint Caliste — évêque de la communauté de Rome —, mais fit aussi cadeau d'une île, située dans le trans-Tibre, d'un ensemble de constructions pour le commerce de l'époque et aussi des palais des Valerii provenant des biens dont elle hérita de son mari.

Ici se place une coïncidence curieuse : la mort de son mari serait fort antérieure à celle de Cécile d'après un récit datant du V[e] ou VI[e] siècle qui donne le mari et son frère martyrisés bien avant cette dernière, si tant est qu'elle l'ait été. Martyrisés ou non, personne

ne le sait, morts certainement avant Cécile, la bonne héritière d'une grande partie de la fortune des Valerii. Il en est résulté que le tombeau de Cécile occupe la place d'honneur dans la crypte des catacombes où l'on ensevelissait seulement les évêques de Rome, honneur ainsi rendu à la donatrice du terrain où elles furent situées.

Le déterminisme économique n'a pas été inventé par Karl Marx, il existait bien avant ! Et lorsque nous voyons le concordat signé entre la papauté et un athée, M. Mussolini, nous ne pouvons douter qu'il s'agisse, là aussi, d'une vieille coutume, toute mystique, reconnue également valable pour la divinité.

Comment Cécile est-elle devenue sainte ? D'une façon peu commune. L'Eglise, dans les premiers siècles, possédait plusieurs « îles » qui portaient le nom du principal donateur. On les appelait « titres ». En 959, le pape d'alors réunit à Rome un synode auquel participèrent les prêtres desservant les différents « titres ». Celui de Cécile était représenté par deux prêtres. L'un Marcinius, se qualifia selon l'usage *presbyter tituli caecilias,* l'autre *presbyter tituli* sanctas *Caecilia.* Pourquoi ? Il est passionnant de découvrir comment dans le passé les événements se sont déroulés. Pour l'heure on avait commencé à donner aux différents « titres » le nom d'un patron céleste, en substitution de l'ancien nom profane. Pour quelle raison s'étonner si, désirant maintenir le nom de Cécile, le second presbyter ajouta l'adjectif « sainte » et ménagea, ainsi qu'il est dit, la chèvre et le chou ?

Le récit du martyre, tout à fait imaginaire, fut composé un ou deux siècles plus tard, récit qui porte le nom de « passion de Cécile ». Des choses extraordinaires y trouvèrent place. Frappée par le bourreau de trois coups de hache, la vierge ensanglantée supplia Dieu de lui accorder encore trois jours de vie, le temps nécessaire au règlement de ses affaires économiques au bénéfice de l'Eglise. Sainte, sans doute, mais avec l'aide de Dieu une remarquable testatrice !

Le corps de Cécile, mis dans un sarcophage et inhumé dans l'église bâtie sur les ruines du palais de son époux, fut exhumé en 1599. Le corps de la défunte, intact, tout comme s'il avait été placé là depuis quelques jours seulement, paraissait être celui d'une jeune fille de dix à douze ans et reposait dans une caisse longue d'un mètre trente environ. Ce corps reposait sur le flanc gauche, la tête tournée vers le sol, les genoux légèrement fléchis. Cette position caractéristique figure dans son iconographie par la sculpture de Maderna, chargé de cette besogne par le cardinal Sfondrati, et fut reproduite à des milliers d'exemplaires. Or, le corps de Cécile transporté des catacombes dans la nouvelle église n'avait pas de tête, de bons chrétiens l'ayant gardée à titre de relique.

La faculté d'invention est inépuisable et cette légende compliquée n'a rien à envier aux légendes païennes les plus invraisemblables. Ne pouvant traduire ses désirs dans

les faits, l'homme crée, de toutes pièces, des histoires impossibles, puis, de bonne foi, hélas ! souvent, en fait des certitudes sur lesquelles il réglera sa vie.

Des centaines d'instituts musicaux portent le nom de sainte Cécile, entre autres le plus célèbre : celui de Rome. Dans le Vaucluse, une commune : Sainte-Cécile-les-Vignes, la célèbre chaque année. On y boit une coupe de bon vin sans se rendre compte qu'on y fait honneur à l'imagination humaine.

Je n'ai pas honte de l'avouer, j'ai dédié des jours entiers et une volumineuse correspondance à la découverte de la véritable Cécile, que j'ai imaginée aussi à ma façon : une déplorable criminelle, meurtrière de son mari et de son beau-frère pour la plus grande gloire de son Dieu et, détail non négligeable pour une fanatique, un fauteuil confortable dans son paradis.

Il y a tant de victimes de la spéculation imaginative qu'une de plus ou de moins ne saurait surcharger le passé. Mais ce serait déjà pas mal consolant si on pouvait en éviter les excès pour l'avenir !

Domenico PASTORELLO.

CECILE D'APRES LAROUSSE. — Romaine d'origine, mariée contre son gré à un païen nommé Valérien, elle le convertit le jour de ses noces, obtint de lui qu'il respectât son vœu de virginité et souffrit le martyre l'an 230. Fortunat la fait mourir en Sicile vers 180. Les *actes* de son martyre sont considérés d'ailleurs comme peu authentiques par les écrivains ecclésiastiques. Les musiciens l'ont choisie pour patronne, parce que, dit sa légende, elle unissait souvent à sa voix la musique instrumentale pour chanter les louanges du Seigneur.

III. - LE DISCOURS DE MELUN

Résumé des articles précédents. — *Après s'être défendu d'être un candidat « fantaisiste » à la future élection présidentielle, et en avoir donné les raisons, l'orateur révèle que sa détermination actuelle est le résultat de quatre dates importantes qui ont marqué sa vie. La première c'est la bombe d'Hiroshima qui massacra plus de 60.000 personnes le 6 août 1945. En 1954, la visite du Struthof a laissé à l'orateur une impression profonde. Il prend alors la résolution d'agir pour qu'on ne revoie plus ça. Et c'est sa lutte contre le danger atomique qu'il évoque. Il cite un texte du docteur Pellerin, qui fut chef de service au ministère de la Santé publique :*

« En ce qui concerne l'Europe, si l'on est arrivé plus rapidement à cette conception, c'est parce que les problèmes se posent de façon plus aiguë dans cette région. En effet, l'Europe est une zone de superficie relativement faible, à haute densité de population, qui comporte un

important programme d'implantation de réacteurs de puissance et de centres nucléaires. D'ici deux ans, si l'énergie nucléaire poursuit son développement normal, plus de 3.000 mégawatts (3 milliards de watts) de puissance thermique nucléaire devraient être installés en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, en Italie et en Belgique. Cette puissance correspond à un total de 5 à 8 milliards de curies répartis dans une vingtaine de réacteurs distants les uns des autres de quelques centaines de kilomètres seulement. Une telle situation est très différente de celle que l'on rencontre dans les pays à grande superficie, tels que les U.S.A. ou l'U.R.S.S., qui peuvent ainsi éviter l'implantation de réacteurs dans les régions très peuplées.

« Le traitement de la masse de combustibles irradiés correspondants entraînera, chaque année, la production des quantités suivantes de déchets radioactifs :

a) *Déchets liquides de très hautes activités spécifiques :*

Plusieurs dizaines de millions de curies de produits de fission en solutions concentrées (plus de 100 curies par litre) qui devront être stockées sur place dans des cuves de faible volume. (A titre de comparaison, les Etats-Unis prévoient, pour 1970, une activité totale de ces solutions concentrées atteignant 10 à 100 milliards de curies sous un volume total de l'ordre de 1 million de mètres cubes. La capacité totale des cuves spéciales, réfrigérées en permanence, dont ils disposent est actuellement (en 1962) de 4 millions de mètres cubes — dépense correspondante : 115 millions de dollars. Il y a lieu de prévoir, au rythme actuel, un volume vingt fois plus élevé dans trente ans. La vitrification de ces solutions en briques de 2 à 5 kilogrammes fixant chacune 100 curies de produits de fission coûterait 2.500 dollars la brique, soit 40 pour 100 du prix de traitement des combustibles.)

b) *Déchets solides de moyenne activité :*

Plusieurs centaines de milliers de curies de boue de moyenne activité provenant de l'épuration des eaux contaminées (soit plusieurs milliers de tonnes de déchets solides ou pâteux).

c) *Déchets liquides de basse activité :*

Plusieurs dizaines de milliers de curies de déchets radioactifs liquides très dilués, à évacuer dans les différents fleuves européens ou dans les mers. Il semble que ces derniers rejets ne doivent pas poser de problèmes importants, pourvu qu'ils soient exécutés sous contrôle.

« L'évaporation de ces déchets liquides a été envisagée et expérimentée. Elle assure un facteur de réduction de 10.000. L'installation coûte 200.000 dollars pour évaporer 1,5 mètres cubes/heure. La dépense correspondant à 1.000 mètres cubes évaporés par jour serait de l'ordre de 5.000 dollars (5 dollars par mètre cube).

« Ces chiffres ne doivent, cependant, pas nous inquiéter, car les centres nucléaires actuels sont construits avec

un grand luxe de précautions, et leur nombre encore relativement faible permet d'y grouper des personnels de haute compétence. Mais ils nous montrent d'une part que le problème est, dès à présent, posé à une très vaste échelle, et d'autre part qu'inévitablement dans l'avenir, de plus en plus nombreuses, les sources radioctives quitteront les centres nucléaires spécialisés pour se répandre dans l'industrie classique et même la vie quotidienne. Ces chiffres nous montrent donc aussi que, pour faire face à ses responsabilités, la Santé Publique devra disposer de moyens très importants, faute de quoi son action resterait dérisoire devant l'ampleur des problèmes de protection sanitaire qui ne manqueront pas de se poser. »

Je vais encore reproduire un passage du bulletin de l'*Organisation Internationale de Protection Civile,* de février 64. Cet organe sert de liaison entre les pompiers atomiques et les marchands d'appareils de détection et de protection civile. Cette revue n'est pas plus que le docteur Pellerin suspecte d'anti-conformisme. Ce sera ma dernière citation :

« *L'utilisation pacifique de l'énergie atomique est-elle sans danger ?*

« A l'heure actuelle la principale préoccupation du public, de la presse et de certaines autorités, en ce qui concerne le danger des radiations nucléaires, est uniquement axée sur les risques de retombées radioactives consécutives à une guerre atomique éventuelle ou aux expériences d'engins nucléaires. Tant les Nations Unies que feu le pape Jean XXIII avaient dénoncé les effets somatiques et génétiques qui pourraient en résulter. En s'inspirant du caractère général qui a été imprimé au Symposium international sur les dangers des radiations nucléaires, 12 au 16 mai 1965, au cours duquel ont été traités, sur un pied d'égalité, tous les dangers de contamination, qu'ils soient provoqués accidentellement ou volontairement, il nous semble utile de reproduire l'étude de M. Karl Nowak, éditeur de la revue autrichienne « Neue Physik », à Vienne, parue dans la « Luftschutz-Rundschau, Köln », au sujet des réacteurs qui jusqu'à présent passaient pour « complètement inoffensifs ». C'est dans cette étude que l'auteur, sur la base de données techniques, présente d'une manière réaliste les dangers de « l'utilisation pacifique de l'énergie atomique ».

« *Résidus radioactifs.* — Il est généralement admis que les résidus radioactifs demeurant dans les réacteurs posent un problème très sérieux parce qu'on ne peut les stocker nulle part sans risque. Ces substances ne perdent leur intensité de rayonnement que peu à peu, à travers des dizaines d'années, et ce processus ne peut être modifié, pas même par liaison chimique. On a eu l'idée de les plonger au fond de l'océan ou de les confier aux glaces polaires dans des récipients étanches ou des blocs de béton, mais le risque de contamination des océans serait trop considérable. La tentative qui consiste à les déposer dans des mines de sel ou des trous de forage de pétrole,

considéré jusqu'ici comme la meilleure solution, s'est soldée par un échec devant les dangers d'explosion, car, sans fermeture, la radioactivité peut s'échapper sous forme gazeuse, et avec fermeture hermétique, l'échauffement produit peut entraîner des complications. C'est ainsi qu'il s'est créé, aux U.S.A., un « cimetière atomique » où les substances dangereuses sont stockées dans de grands réservoirs, fortement diluées, sous surveillance et avec refroidissement constant, ce qui nécessita des frais d'installation d'environ 250 millions de dollars et entraîne des frais courants annuels d'environ 6 millions de dollars. Les déchets constitués par les résidus fortement radioactifs des réacteurs (produits de fission), provenant d'environ 500 réacteurs actuellement en marche, s'élèvent déjà à 100 tonnes environ par an ; la durée de désintégration de cette radioactivité très dangereuse créée artificiellement est évaluée à 300-500 ans environ.

« *Radioactivité dans les réacteurs.* — Les réacteurs industriels servent à la production d'énergie. Là un processus de fission se produit comme dans une explosion de bombe atomique, mais cette réaction est ralentie et réglable grâce à des installations de freinage et de sécurité qui empêchent la libre progression de la réaction en chaîne. Le « cœur » d'un réacteur retient, en cours de fonctionnement, une radioactivité de plusieurs centaines de curies par watt produit. Un réacteur d'une puissance thermique de 100 kilowatts, tel que le grand réacteur de recherches au Prater de Vienne, contient ainsi une radioactivité de plusieurs millions de curies, dont un tiers environ sous forme de substances volatiles. Relevons à titre de comparaison que l'ensemble du radium à la disposition des hôpitaux du monde entier possède une radioactivité d'environ 1.000 curies. Cette radioactivité est retenue derrière des murs solides ; elle est donc inoffensive dans des conditions normales. Mais en cas de fuite, elle peut se propager vers l'extérieur et tuer sur son passage tout ce qui vit : nous en reparlerons d'ailleurs plus loin.

(A suivre.)

Jean PIGNERO.

VIENT DE PARAITRE :

Henri MULLER

L'AN 2000, UNE REVOLUTION SANS PERDANTS. — Une curieuse anticipation économique et sociale dont vous trouverez une analyse à la page 19 du numéro 124 .. 11,50

Paul-Marie DE LA GORCE

LA FRANCE PAUVRE. — « L'envers de la prospérité », deux millions de condamnés, déclin du commerce ? détresse paysanne : tous ces problèmes vus lucidement par un homme peu suspect de démagogie. Le volume, franco, très bien présenté ..... 17 f 60

PANORAMA DU MONDE

A PROPOS DE MARTINEZ ESTRADA

LA mort de Martinez Estrada équivaut en importance à celle de Sarmiento (1) à la fin du siècle dernier. Tous deux ont donné de leur pays des études approfondies qui font autorité ; tous deux ont produit des livres qui sont essentiels à la compréhension de la vie argentine. Le premier le fit dans son œuvre *Facundo*, le second dans sa *Radiografia de la Pampa*. Ces deux livres étudient à fond le développement de l'Argentine à travers le temps. Martinez Estrada, pour sa part, s'en prend au pays officiel exalté et quelque peu adulé. Dans son œuvre il laisse pressentir que cette « grande Argentine » est représentée faussement, qu'elle est sans fondement ni vitalité, qu'elle manque d'une véritable nature. Il étudie les étais qui la soutiennent, il psychanalyse les ciments qui lui permettent de ne pas s'effondrer, et il prophétise sa fin inéluctable.

Cette étude prophétique débute en 1933 avec la publication du livre cité plus haut : *Radiografia de la Pampa*, elle est continuée par *La cabeza de Goliat* (« La tête de Goliath ») et parachevée par *Muerte et transfiguracion de Martin Fierro Sarmiento* et *Qué es esto ?* (« Qu'est ça ?), sans compter un certain nombre d'écrits mineurs. La date de publication du début de cette analyse est fort importante, mais, en réalité, ses prophéties ne furent comprises ni immédiatement ni par la suite. On la taxa de pessimisme et cela ne fut pas des plus logiques.

La vision que l'on se faisait alors de l'Argentine débordait d'optimisme, elle était d'une ingénuité véritablement infantile. Chacun pensait que ce pays était le seul qui puisse disputer aux U.S.A. l'hégémonie en Amérique et ironiquement les Argentins reçurent le surnom de « Yankees du Sud ». Alors Martinez Estrada proclama que cette « civilisation » recelait à l'intérieur la barbarie, que le sauvage soi-disant anéanti avait vaincu le civilisé vivant et que le progrès apparent n'était qu'un vernis qui dissimulait les vieux instincts des chefs de bande de jadis. D'une certaine façon, son opinion, à travers ses œuvres, dénonçait le transposition de mœurs anciennes, de vieilles habitudes, dans « un pays enseveli, tant bien que mal, sous les institutions manuscrites », ainsi que le dit Augustin Alvarez.

Tout cela choquait et allait à l'encontre des slogans démocratiques en vigueur à ce moment : « légalité », « liberté », « fédéralisme ». Les années passèrent, mais la réalité surgit et « vint frapper les visages innocents ». Le peronisme s'abattit sur le pays avec sa violence, débri-

(1) *Domingo Faustino SARMIENTO* (1811-1888), président de la république Argentine de 1868 à 1874, né à San Juan, en bordure des Andes, fut en dehors de sa vie politique, fort importante, un écrivain apprécié.

dant les passions subjacentes. Une fois de plus, les phrases commodes servirent de solutions à des problèmes imprévus. On ne voulait pas y voir autre chose et pourtant Martinez Estrada l'avait prévu en détail dans sa *Radiografia de la Pampa !* On peut affirmer, paradoxalement, que son œuvre commença à être comprise avec l'apparition du peronisme. Ce dernier n'était pas fortuit, il avait pris ses racines au fond de l'histoire argentine et les secousses qu'il imprima au pays se révélèrent la preuve la plus indiscutable de la crise nationale dénoncée treize ans auparavant par le clairvoyant Estrada.

Il n'y avait pas d'évasion possible, la crise était là. dans les fondations mêmes, ainsi que le répétait à satiété depuis dès lustres Martinez Estrada, mais c'est après 1955 que les jeunes générations commencèrent à y voir clair. L'incompréhension, dont fut victime le sociologue, sans compagnie, sans disciples, jusqu'à ce que les faits lui donnent raison et que la découverte authentique de son œuvre se réalise, l'avait assombri. Pourtant, aucun auteur argentin n'avait donné, plus que lui, autant d'éléments antiétatistes, antilégalistes, apolitiques, cernant la réalité, démontrant qu'il ne pouvait y avoir d'autres résultats puisque la civilisation imposée au pays était faite de barbarie et de violence, alors qu'il n'existe pas d'autre vie commune possible si ce n'est celle basée sur la liberté authentique, sur l'amour et la vie fondée sur la nature dans sa plénitude.

Il n'eut même pas la consolation qu'eurent Tolstoï, Thoreau et Simone Weil de voir leurs œuvres accueillies avec faveur dans les divers courants libertaires. Cette abstention de la part de ceux qui auraient dû, au premier chef, le comprendre le démoralisa. Il se drapa dans sa solitude, mais de voir le pays déchu et ses idéaux sans efficacité pour le sortir de l'ornière, parce qu'incompris, le rendirent malade et quatre ans de sa vie s'écoulèrent dans un hôpital en proie à un mal sans nom.

Dès qu'il il le put, mal remis, il se releva. Et la bataille recommença. Ses vérités devinrent peu à peu populaires. Les communistes, les démocrates progressistes, les socialistes le sollicitèrent. Anesthésié par les louanges et par son désenchantement, il accepta de se rendre en Russie et en Chine. Comme tant d'autres ! Il ne dépassa pas le stade de la Russie ; on le renvoya comme une balle de tennis, car, d'après le Kremlin, il manquait de préparation marxiste. Ses derniers écrits ne sont que les exhortations d'un homme sans espoir à un pays devenu sourd et insensible à tout.

La révolution cubaine lui redonna quelque énergie nouvelle et il décida de se rendre à Cuba malgré son état maladif, la vieillesse et ses désillusions durant que les intellectuels de sa génération se désintéressaient de sa nouvelle vie « révolutionnaire ». Personne, ou presque, ne signala sa détermination. C'est donc au seuil de la mort, plus seul que jamais, qu'il alla là où il pensait que se construisait son idéal.

Il agit et lutta dans la mesure de ses possibilités et la mort vint le chercher au moment où il écrivait un livre important sur Marti. Cette fois les communistes et tous les éléments qu'ils traînent à leur suite le firent leur. Lui qui avait été rejeté de Russie, qui n'avait pu voir la Chine, dont tout l'œuvre est anticommuniste, fut sacré marxiste-léniniste.

On doit dire que lorsqu'il était interrogé sur la révolution cubaine, il la présentait seulement comme la grande révolution américaine. Et surtout comme un grand mouvement dirigé contre l'emprise des Etats-Unis. Pour lui, le castrisme était fondamentalement américain et son aspect communiste n'était qu'accessoire. A tort ou à raison, il soutint cette idée contre vent et marée. La mort le surprit sans que son opinion eût changé.

Julio MAFUD.

(Traduit de « La Protesta » *par un camarade espagnol.)*

COMMUNIQUE

A L'ATTENTION DE NOS AMIS. — A. M. Asso dont nous avons publié dans un numéro précédent un tract intéressant le problème de l'enseignement nous prie de publier l'annonce suivante :

CHERCHE COLLABORATEUR, non-croyant, pour école et colonie de vacances (ou collaboratrice). Mon but est d'entreprendre la démystification en partant des enfants. M'écrire : *A. M. Asso,* 10, rue A.-Guyot, à Paris-Colombes (Seine).

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série comprendra 432 pages pour 18 nos. Les abonnements partent du 5 janvier 1965.

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

COMMANDES et FONDS a adresser **nominalement** à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent **franco de port.**)

Paul RECLUS
LES FRERES RECLUS
(Elie et Elisée)
le volume 9,20 fco.

Fritz BRUPBACHER
SOCIALISME ET LIBERTE
le volume 9,70 fco.

Barthélemy DE LIGT
POUR VAINCRE SANS VIOLENCE
le volume 5,60 fco.

Paul JURY

Ceci est mon corps	20,10
Il est mort et ressuscité ..	34,70
Les débuts de l'évangile ..	27,10

(franco de port)

André ROBINET
JAURES
le volume 7,50 fco.

Sébastien FAURE
L'IMPOSTURE RELIGIEUSE
le volume 6,70 fco.

Nicolas FAUCIER
LA PRESSE QUOTIDIENNE
Seconde édition, franco 16,70

Francis PICHON
HISTOIRE BARBARE DES FRANÇAIS
le volume 25,45 fco.

Sébastien FAURE et divers
LA VERITABLE REVOLUTION SOCIALE
le volume 6,60 fco.

Dr G. VALLOT
LOURDES ET L'ILLUSION
le volume 6,70 fco.

Ch.-Aug. BONTEMPS
L'ANARCHISME ET LE REEL
le volume 10,70 fco.

E. ARMAND, SA VIE, SON ŒUVRE
par ses amis
le volume 16,10 fco.

Responsable de la publication : Louis LOUVET
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)